

INTRODUCTION

Dans la constellation des grands leaders politiques canadiens-français de la période allant des débuts de l'Union en 1840, à la Première Guerre mondiale — Louis-Joseph Papineau, Louis-Hippolyte Lafontaine, George-Étienne Cartier, Hector-Louis Langevin, Honoré Mercier, Wilfrid Laurier, Henri Bourassa —, une étoile semble moins brillante et son nom moins connu. Il s'agit d'un personnage politique qui a pourtant eu une grande importance entre 1860 et 1900, sir Joseph-Adolphe Chapleau. Cet état de choses ne manque pas d'étonner.

En effet, Chapleau (1840-1898) a mené une carrière politique s'étendant sur trois décennies. Élu à l'Assemblée législative de la province de Québec en 1867, et député conservateur provincial de Terrebonne réélu jusqu'en 1882, il fut ministre des gouvernements de Gédéon Ouimet (1873-1874) et de Charles-Eugène Boucher de Boucherville (1875-1878), et chef de l'opposition officielle en 1878-1879 à la tête du Parti conservateur provincial. Il devient premier ministre du Québec le 31 octobre 1879. Il remporte haut la main les élections provinciales du 2 décembre 1881, confirmant sa domination de l'arène politique provinciale. Courtisé depuis quelques années par le premier ministre fédéral conservateur John A. Macdonald, il accepte finalement de se joindre à son gouvernement le 29 juillet 1882, à titre de secrétaire d'État du Canada. Élu par acclamation député fédéral de Terrebonne le 21 août 1882, puis réélu en

1887 et 1891, il demeurera secrétaire d'État dans le gouvernement de Macdonald jusqu'au 6 juin 1891, et dans celui de son successeur John Abbott (1891-1892). Ce dernier le nommera aussi ministre des Douanes en 1892. En novembre 1885, pressé par une large coalition politique de démissionner du gouvernement et de revenir au Québec pour y prendre la tête du mouvement d'opposition à l'exécution du chef métis rebelle Louis Riel, et même de redevenir premier ministre, Chapleau demeure fidèle au gouvernement de Macdonald, au nom du respect de la légalité constitutionnelle et du refus de l'insurrection armée contre l'autorité politique légitime. Cela lui vaudra d'être vilipendé dans la province. Les assauts, au parlement fédéral, contre les droits de la langue française dans les Territoires du Nord-Ouest, et à la législature provinciale, contre les droits scolaires des Canadiens français du Manitoba d'obtenir des écoles catholiques séparées, que Chapleau combattrait avec une très grande énergie, ne l'amèneront pas plus à quitter le gouvernement conservateur fédéral, si ce n'est en 1892. À ce moment-là, quand il constate que le gouvernement, dirigé maintenant par sir John Thompson, décline de faire voter par le Parlement une loi « réparatrice » devant restaurer les droits scolaires abrogés, Chapleau refuse de participer à ce gouvernement. Il est alors nommé lieutenant-gouverneur de la province de Québec, en décembre 1892, poste qu'il occupera avec grande satisfaction et de manière très active pendant un mandat. À plus d'une reprise pendant ce mandat, il est invité par les premiers ministres fédéraux conservateurs Mackenzie Bowell et Charles Tupper à revenir à Ottawa dans un poste ministériel. Mais il fera la sourde oreille. À l'occasion des élections fédérales de

1896, Chapleau témoigne d'une neutralité bienveillante en faveur des libéraux de Wilfrid Laurier, dans l'espoir que ce dernier, une fois devenu premier ministre, renouvelle son mandat de lieutenant-gouverneur. Confronté à l'opposition de son propre parti, Laurier finit par informer Chapleau qu'il doit revenir sur son engagement tacite de le reconduire comme lieutenant-gouverneur. Chapleau quitte le poste à regret le 1^{er} février 1898. Malade, il décède le 13 juin.

L'ambition de Chapleau, en acceptant de se joindre au gouvernement de Macdonald en 1882, était de succéder à sir George-Étienne Cartier comme bras droit du chef conservateur et de chef des conservateurs fédéraux québécois. Malgré des états de service impressionnants au bénéfice de Macdonald et malgré une loyauté sans failles, particulièrement lors des élections fédérales de 1882, 1887 et 1891 et lors de la crise de l'affaire Riel en 1885, Macdonald confinera Chapleau dans un poste ministériel dénué de pouvoirs de patronage, dans la province de Québec en particulier et d'influence sur les grands enjeux économiques et politiques. En outre, les aspirations de Chapleau à prendre la tête des conservateurs fédéraux québécois seront combattues et bloquées par le ministre Hector-Louis Langevin, un des Pères de la Confédération, avec lequel Macdonald se sent plus d'affinités et plus en sécurité qu'avec celui qui veut le supplanter. Lorsqu'il quitte Ottawa en décembre 1892, Chapleau doit reconnaître que la grande ambition, qui l'y avait conduit dix ans plus tôt et qui l'avait animé depuis, ne s'est pas réalisée. Il retourne à Québec porteur d'un échec qui, à travers lui, affecte tous les Canadiens français qu'il avait voulu servir au gouvernement fédéral. Cet échec fédéral sera accentué

par le refus de Laurier de lui donner un deuxième mandat comme lieutenant-gouverneur.

Les trente années de vie politique de Chapleau se divisent en deux moitiés égales. Une première, en politique québécoise, se caractérise par son ascension continue, consacrée par son accession au poste de premier ministre à l'âge de trente-neuf ans et par le triomphe électoral du 2 décembre 1881. La deuxième moitié, au service du pouvoir fédéral, est plutôt un long déclin marqué par la stagnation de Chapleau dans un poste ministériel de deuxième ordre, par son incapacité de succéder à Cartier, par l'ingratitude des grands chefs politiques qu'il a servis, comme Macdonald, ou à qui il a facilité le succès, comme Laurier. Un tel parcours, où l'échec succède longuement à une réussite fulgurante et brève en son zénith, peut-il expliquer la pâleur du souvenir qu'a laissé Chapleau dans la mémoire québécoise ?

* * *

Le présent livre est une « fiction historique », et non une biographie au sens savant du terme. Certes, il cherche à retracer le parcours historique de Chapleau. Mais cela est fait à travers le regard imaginé de celui qui fut son associé politique le plus fidèle tout au long de sa carrière, Clément Arthur Dansereau.

Né à Contrecoeur le 5 juillet 1844, Dansereau est avocat de formation, mais journaliste de prédilection. Protégé de sir George-Étienne Cartier, il travaille au journal du Parti conservateur, *La Minerve*, dès la période de ses études en droit, en 1863. Il en devient rédacteur en chef en 1869 puis

partenaire associé en 1871. Dansereau suit la ligne politique de Cartier : projet de Confédération, accroissement du territoire du futur Canada, construction du chemin de fer transcontinental, développement économique. Au décès de Cartier, en 1873, Dansereau appuie Hector-Louis Langevin comme chef de l'aile québécoise du Parti conservateur. Mais ses liens avec Joseph-Adolphe Chapleau s'affirment. Il devient rapidement le premier conseiller politique de Chapleau. Ainsi, il l'incite à s'éloigner des ultramontains et du premier ministre conservateur Boucher de Boucherville. De même, il convainc un parent par alliance, l'entrepreneur et homme d'affaires Louis-Adélarde Senécal, de s'associer à Chapleau. En mars 1878, Dansereau fournit à Chapleau un argumentaire juridique et historique pour contrer la décision du lieutenant-gouverneur Letellier de Saint-Just de congédier le gouvernement conservateur de Boucher de Boucherville. En août 1879, Dansereau rédige et fournit à Chapleau, alors chef de l'opposition, une motion par laquelle le Conseil législatif reporte le vote du budget. Cette motion enclenche un processus amenant la démission du gouvernement libéral de Gustave-Henri Joly de Lotbinière mis en place en mars 1878 par le « coup d'État » de Letellier de Saint-Just. Le 31 octobre, Chapleau, aidé par Dansereau, devient premier ministre du Québec. Il gouvernera avec l'appui et le conseil de Senécal et surtout de Dansereau, ce dernier étant source d'idées, d'arguments, de projets gouvernementaux, de recommandations de nominations, de textes et de documents. Pour des raisons financières, Dansereau se retire un temps du journalisme, tout en demeurant près de Chapleau, même après le passage de celui-ci au fédéral. Il revient au journalisme en octobre 1884, lors du

lancement du quotidien *La Presse* de Montréal par le gendre de Louis-Adélarde Senécal, William Blumhart. Le quotidien assure son soutien à Chapleau. Dansereau devient rédacteur en chef du nouveau quotidien. À la fin de la carrière de Chapleau à Ottawa, Dansereau est nommé maître de poste à Montréal.

Tout en occupant cette position, Dansereau entreprend une chronique scientifique dans *La Presse*. Par ailleurs, à sa résidence, il reçoit des conservateurs et des libéraux modérés qui envisagent la possibilité de créer un parti plus de centre écartant les radicaux des deux partis, ultramontains chez les conservateurs et « rouges » chez les libéraux. La même année, il entreprend une chronique scientifique à *La Presse*. Dansereau demeure en contact avec Chapleau pendant son mandat de lieutenant-gouverneur et après, jusqu'à son décès. En fait, Dansereau est présent au moment du décès, le 13 juin 1898, et, le 16 juin, il sera l'un des signataires du certificat d'inhumation de Chapleau au cimetière Notre-Dame-des-Neiges. En février 1899, ayant été nommé par les conservateurs, Dansereau doit donner sa démission comme maître de poste de Montréal. Le 27 mars 1899, il est nommé directeur politique de *La Presse*, avec mission de soutenir et défendre les politiques de Laurier. Dansereau, après avoir été conseiller de Chapleau, le sera de Laurier. Il demeurera à *La Presse* jusqu'à la fin de sa vie, le 27 mars 1918.

* * *

Une fiction historique peut prendre diverses formes, du roman au théâtre en passant par le journal intime les

mémoires ou autres écrits autobiographiques imaginés. Dans le cas présent, la forme est celle d'une série de lettres écrites à l'été de 1915, presque vingt ans après la mort de Chapleau, par Clément Arthur Dansereau à un jeune collègue journaliste appelé Paul, qui l'a aidé à mettre en ordre ses papiers personnels et qui s'intéresse à l'histoire politique québécoise et canadienne du dernier tiers du XIX^e siècle. Dans ses lettres, Dansereau explique la trajectoire historique de Joseph-Adolphe Chapleau, comme il l'a vue et comprise en sa qualité de témoin privilégié, par son amitié personnelle et son association politique avec Chapleau, du début des années 1870 à la mort de ce dernier. Dansereau refuse de se faire un vrai biographe de Chapleau, comme le lui suggère son jeune correspondant. Il s'en explique soigneusement dans sa première lettre à Paul :

[...] j'ai été beaucoup trop près de lui pour écrire une bonne biographie. Je l'ai accompagné pendant presque toute sa vie politique. Je l'ai servi de mon mieux. Je lui ai fourni des idées et des conseils. J'ai écrit des textes pour ses discours ou pour être publiés sous sa signature. J'ai toujours eu confiance en lui, comme lui en moi. Je l'ai toujours défendu et, crois-moi, il n'a pas manqué d'ennemis. Je l'ai admiré. Je te dirai même que je l'ai aimé comme un frère. Tu vois donc que, si je me lançais dans cette biographie, elle serait trop à sa défense, et aussi à la mienne, en passant. [...] Alors, tu comprends que j'aurais de la misère à le critiquer, même dans des circonstances qui le justifieraient, parce que c'est sur moi que beaucoup de ces critiques retomberaient. Et s'il n'y en avait pas assez, les gens me reprocheraient de cacher des gros morceaux de la réalité. Il y a aussi des choses dont je n'aurais pas le goût de parler. Non, il faut quelqu'un d'autre que moi pour faire la biographie qu'il mérite. Alors, tu peux bien essayer de me tenter. Tu peux être certain que je vais résister.

[...] je vais te parler de Chapleau. Je sais que je vais être un témoin partial. Mais, comme je te préviens, tu vas pouvoir mieux évaluer ce que je pourrai te dire.

Tout en suivant la vie et la carrière politique de Chapleau, tout en la segmentant en périodes correspondant aux grandes phases de son cheminement, tout en citant des documents publics ou privés, Dansereau livre son témoignage et ses souvenirs personnels de manière souvent détaillée, mais en se gardant bien de tout dire. Il y a des épisodes ou des aspects plus sombres de la carrière politique de Chapleau qu'il tait, particulièrement la relation financière pas toujours claire entre Chapleau et Senécal ou encore les bénéfices monétaires que l'homme politique aurait pu personnellement tirer de sa politique de chemins de fer ou de ses relations économiques avec la France. Ce sont des éléments de la vie politique de Chapleau qui lui ont valu de féroces critiques de ses adversaires, depuis les ultramontains jusqu'aux conservateurs fédéraux anglophones en passant par Honoré Mercier. Par ailleurs, on sent parfois un flottement dans l'appréciation de Chapleau. Dansereau met en évidence la grandeur de Chapleau à certains moments critiques de sa carrière politique de même que certaines de ses réussites. Cependant, ici et là, il semble reconnaître la part — pourtant importante — d'échecs dans le parcours de Chapleau, sans pour autant tirer toutes les tristes conclusions que suggère ce parcours. Dansereau est plus porté à expliquer, justifier et défendre Chapleau qu'à se livrer à un examen critique de ses actions. Dans sa dernière lettre à Paul, écrite quelques mois après les autres, Dansereau revient sur son témoignage, dont il sait reconnaître les limites, tout en en défendant la pertinence :

Nous avons été trop longtemps trop près l'un de l'autre, trop étroitement associés, trop attachés l'un à l'autre pour que tout ce que je t'ai écrit vaille plus qu'un témoignage. Ce n'est certainement pas une biographie complète. Je sais bien qu'il y a beaucoup de choses dont je n'ai pas parlé. Ses ennemis politiques me le reprocheraient s'ils venaient à lire mes lettres. Ça ne me fait rien. Qu'ils parlent tant qu'ils voudront des erreurs ou des torts, cela ne m'empêchera pas de m'en tenir à mon témoignage, qui vaut autant que le leur. Parce que les êtres humains sont faits de bien et de mal très mélangés, ça ne veut pas dire qu'il faut seulement parler du mal. D'ailleurs, Chapleau a été tellement vilipendé de son vivant que nous ne le connaissons pas si nous n'entendons que ce qu'en disent ses ennemis.

* * *

Cette fiction historique n'est pas une apologie de Chapleau, bien que la voix qui s'y fait entendre soit vivement sympathique à son égard. Cette fiction illustre une vision politique encore vivante. Cette fiction est aussi une réflexion sur un destin politique marqué par l'échec. C'est également une réflexion sur des aspects du destin historique du Québec au Canada.

C. C.
Novembre 2018